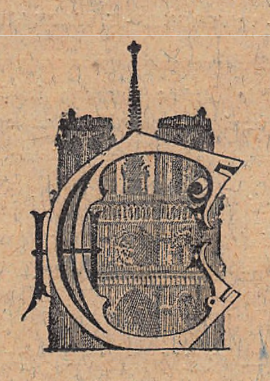
26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE FÉVRIER N° 14.

LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.
Louis LUCAS, *Chimie nouvelle*.

SOMMAIRE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)
1921

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS

CHACORNAC FRÈRES

AVEC LA COLLABORATION

DES ÉCRIVAINS MODERNES

LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS — VENTE AU NUMÉRO

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

PARIS

FRANCE : un an . . . . **18** fr.
ETRANGER : un an . . . . . **20** fr.
LE NUMÉRO : **2** fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Dr R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET - E. BOSC
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française
J. BRICAUD - J. BRIEU - E. DELOBEL - E. C.-P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - Dr GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JOUNET
L. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - Dr J. REGNAULT (de Toulon) - H. REM
HAN RYNER - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
S. TRÉBUCQ - Dr VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue. Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout *livre* ou *brochure* sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons, et analysé s'il y a lieu.

Les *Revues* qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

CONFÉRENCES PHILOSOPHIQUES (1)

III. — LES QUATRE POINTS CARDINAUX

3° L'INTELLIGENCE.

Vous savez, n'est-ce pas, combien sont différentes la vision banale des choses que nous voyons sans cesse sous nos yeux et la connaissance scientifique de ces mêmes choses.

Je prends pour exemple une chose que vous voyez partout et que vous employez tous les jours : l'eau. En voici, dans une carafe. Vous la voyez. Propre, claire, elle vous apparaît absolument simple, toutes ses gouttes absolument semblables les unes aux autres, sans autre forme par elles-mêmes que celle que leur donne le vase dans lequel elles sont logées : amorphes pour votre vue, insipides à votre goût, inodores à votre odorat, liquides et sans résistance à votre toucher, nullement bruyantes à votre ouïe, voilà toute la notion que vous en apportent vos sens physiques par le regard et l'usage quotidiens mille et mille fois répétés.

(1) Voir n° 12 (1920), pages 769 et suiv.

Quelle découverte la science peut-elle faire dans cette chose, absolument à découvert aux yeux de tous les hommes et de toutes les femmes, dans cette chose absolument transparente à tout moment et partout sur toute la surface de la terre ?

Les physiciens ont analysé scientifiquement ce liquide qui se présente à nos sens physiques comme un corps unique et uniforme : voici ce que leur étude savamment conduite leur a fait constater : « L'eau est composée d'un équivalent d'oxygène chiffré 100 et d'un équivalent d'hydrogène chiffré 12,50 ; deux gaz extrêmement différents l'un de l'autre, et beaucoup plus volatils, plus immatériels que l'eau ». Je souligne en passant cette constatation déjà notée dans la composition de l'atome : le visible composé d'invisibles, le matériel composé de volatils. Et je continue :

« Soit d'un volume d'oxygène et de deux volumes d'hydrogène, l'hydrogène étant beaucoup plus léger que l'oxygène.

« Cette composition est celle de l'eau pure ou distillée ; mais les eaux, telles qu'elles se présentent à nos yeux dans la nature, tiennent en dissolution des matières étrangères que notre vue ne discerne pas du tout. Et d'abord l'eau exposée à l'air dans les étangs, dans les fleuves, dissout une certaine quantité de ce gaz, et cet air en dissolution dans l'eau est respiré par les poissons, les mollusques et les plantes aquatiques, et il contient beaucoup plus d'oxygène que l'air atmosphérique, 33 pour 100 au lieu de 21, parce

que l'oxygène est plus soluble dans l'eau que l'azote. L'eau naturelle contient encore, selon sa provenance, une quantité variable de carbonate de chaux, de sulfate de chaux, de sel ou chlorure de sodium, quelques substances moins communes, telles que le soufre, l'iode, etc. » — (*Dictionnaire universel* de l'abbé Blanc, page 963.)

Vos yeux vous révèlent-ils tout cela, quand vous regardez couler la Seine ou jaillir une source quelconque de Vichy et d'ailleurs ? On pourrait mêler dans un verre d'eau une dose de poison capable de vous faire mourir sans que l'aspect de l'eau fût changé et que ni vos yeux ni votre odorat, ni même votre goût pussent vous en avertir.

***

L'eau, comme toutes les autres formes de la Matière, a passé depuis le commencement de l'espèce humaine et passe encore tous les jours sous les yeux de tous les hommes, sans solliciter dans l'esprit du vulgaire d'autre préoccupation que celle de son emploi pratique.

Qu'est-ce donc, je vous le demande, que cette curiosité spéciale qui à certains esprits inspira de chercher, puis a fait découvrir les notions scientifiques écrites aujourd'hui dans les traités de physique ? C'est évidemment en nous une curiosité d'un autre sens que nos cinq sens extérieurs, puisqu'elle demande autre chose après ce que nous ont apporté nos cinq sens extérieurs.

Oui ! c'est la curiosité spéciale à ce sixième sens que je vous ai montré au confluent intérieur des cinq extérieurs, et qui, lorsqu'il est suffisamment développé, ne se contente pas, lui, sens intérieur, s'il ne connaît pas l'*intérieur* des choses, non seulement l'extérieur. Car, je vous l'ai dit, et vous l'avez éprouvé, j'espère, ce sens intime est non seulement sensation, mais *intelligence*, c'est-à-dire, si vous regardez la composition de ce mot admirable : *ligence*, lisance, lecture, de l'*intérieur* de l'objet, non encore défini et, à cause de cela, désigné par le pronom masculin de « elle », *el*, lui.

En vain les fabricants de nuages s'obstinent-ils dans leurs abstractions : l'intelligence n'est pas un rêve, c'est un fait ; c'est un fait absolument universel dans toute l'espèce humaine ; et un fait absolument différentiel, car non seulement l'intelligence humaine, en général, est manifestement différente de l'intelligence des animaux, mais les différences intellectuelles sont prodigieuses de tel homme à tel autre.



Et quel est le caractère spécifique de cette troisième faculté du *moi* ?

La force vitale et la volonté sont par elles-mêmes des forces aveugles. Comme un aveugle capable de marcher et qui voudrait marcher sans guide irait se heurter à des choses dangereuses et même tomber dans la rivière, l'homme, la femme peu-

vent, par l'entraînement de leur force-vie ou le caprice de leur volonté, être poussés à des actes fâcheux pour eux et pour les autres. C'est à l'intelligence d'éclairer, de guider la volonté et l'activité humaines par ces deux visions de l'esprit qui sont : le *discernement* des faits et l'*intuition* des causes.



Et d'abord l'intelligence est *discernement*.

Vous savez, n'est-ce pas, qu'un objet quelconque, même un atome, disent les savants, à plus forte raison un champ de vision considérable, nous apparaît, à première vue, d'une façon incomplète : même dans les choses matérielles, la première vue est confusion ; et, je vous l'ai fait remarquer pour la composition de l'eau, pour la composition de l'atome, le discernement est un résultat final de réflexions, de recherches et d'études, quelquefois difficiles et prolongées.

A plus forte raison en est-il ainsi des choses purement intellectuelles et du champ de vision qu'est l'Infini. Aussi est-il permis rationnellement de penser que la confusion universelle qui s'intitule Monisme ou Panthéisme est une première vue, trop sommaire, des intelligences peu exercées ou peu aptes, et que dans le monde intellectuel comme dans le monde matériel, c'est *la différenciation* qui est la vue précise et la vision scientifique.

Dans le monde intellectuel, en effet, c'est bien

une différence réelle qui actuellement différencie un homme intelligent et un idiot, même un esprit médiocre d'un homme de génie ; et je défie les tenants du « Tout est un » et de l'unique loi mécanique d'expliquer à un être raisonnable cette différence d'arrivée, si, comme ils l'affirment, le point de départ et la marche mécanique sont exactement identiques pour tous.

D'autres dogmatistes égalitaires, ne pouvant pas, malgré leurs prétentions, supprimer les inégalités actuelles, transposent dans le monde final leur rêve mal réalisé ici-bas, et nous affirment qu'un jour viendra où tous les esprits, actuellement si différents, seront devenus égaux. Je ne m'oppose pas, certes, à ce qu'un esprit, médiocre aujourd'hui, progresse indéfiniment dans des vies successives, je le souhaite, au contraire, et je l'espère. Mais je ne vois pas pourquoi l'homme de génie, pendant ce même cycle d'années, ne progresserait pas, lui aussi, et même plus vite que le médiocre, comme un cheval de course doit parcourir, dans un temps égal, plus de distance qu'un cheval de charrette. Les rêveurs de l'égalité et les théoriciens du Mécanisme oublient vraiment un peu trop le positivisme absolu que sont les proportions mathématiques.

Et ce sont également les proportions mathématiques qui font que l'inégalité est en même temps égalité.

Un vase qui ne peut contenir qu'un litre de

liquide et qui l'a, n'est-il pas aussi rempli qu'un hectolitre auquel on a versé cent litres ?

— Pourquoi n'est-ce pas moi qui suis hectolitre ? m'objectera le litre.

Vous le deviendrez : cela dépend de vous. Car c'est votre loi et votre devoir de progresser toujours, à partir du point où vous êtes actuellement. Et cette loi du devoir, cette loi de l'effort en avant, est exactement la même pour tous les êtres libres différents de vous, avec cette différence que cette même loi exige davantage de celui qui a et qui peut davantage : et cette mathématique proportionnelle sauve toujours la loi d'égalité, cette justice mathématique supprime toute injustice.

Mais c'est la liberté, c'est la libre volonté humaine qui rompt l'égalité en refusant l'effort qu'exige constamment le progrès. Et ainsi faut-il toujours en revenir à cette parole de la Bible : « *Deus ab initio constituit hominem et reliquit eum in manu consilii sui... Et adjecit præcepta et mandata. Ante hominem vita et mors, bonum et malum ; quod placuerit ei dabitur illi... Si volueris mandata servare, conservabunt te.* » Au commencement, Dieu a créé l'homme, et il l'a laissé dans la main de sa volonté libre, en ajoutant des instructions et des préceptes. Devant l'homme sont la vie et la mort, le bien et le mal : ce qui lui sera donné, c'est ce qu'il lui aura plu. Si ta volonté observe les préceptes, les préceptes te conserveront. » — Livre de l'Ecclésiastique, XV, 14, etc...

Et voilà donc que l'intelligence est nécessaire à diriger la volonté comme la volonté est nécessaire à développer l'intelligence. L'union des complémentaires est la loi de l'être ; et la liberté ne peut rien contre cette loi de l'absolu, sinon créer la mort au lieu de créer la vie. Notre choix dépend de nous ; mais nous dépendons de notre choix : et c'est par là que l'Absolu nous tient sous sa loi. Dieu ne peut pas se contredire en violant la liberté qu'il nous a donnée, et nous pouvons vouloir à tort et à travers ; mais nous ne pouvons pas faire que la loi mathématique ne soit pas ce qu'elle est, et qu'une soustraction soit une addition.

Représentons, par exemple, ce que vous êtes actuellement, par le chiffre 7. Vous pouvez ajouter 1 au chiffre 7, et votre valeur alors se chiffrera 8. Mais si au lieu d'ajouter vous retranchez 1, votre 7 sera réduit à 6. Vous ne pouvez pas changer cette loi mathématique.

— Mais alors je ne suis pas libre ?

De changer la loi de l'Être ? Non ! la liberté n'est pas la toute-puissance. Mais vous êtes libre de changer votre volonté, et de regagner, même de dépasser, ce que vous aviez perdu.

Et ceci également est une loi, mais une loi dont la réalisation dépend de nous.

La première loi de l'Être, c'est le mouvement, nous disent les scientistes de l'atome ; la seconde, c'est le mouvement en avant, c'est le progrès, nous disent les scientistes de l'évolution. Si le progrès, dans beaucoup de choses extérieures à

l'homme, dépend, comme c'est certain, de la volonté et de l'intelligence de l'homme, bien plus encore le progrès de l'homme lui-même et de toute l'espèce humaine. La volonté et l'intelligence humaines sont, en fait positif, des *causes* déterminantes dans l'évolution des produits de l'industrie ; logiquement, elles doivent être encore plus déterminantes dans l'évolution de la vie et de l'histoire humaines.



Une des faiblesses de l'intelligence et de la volonté, à l'heure actuelle, c'est de vouloir ignorer cette notion de *cause*. Mais nous avons beau méconnaître, nous ne pouvons pas supprimer la loi de la cause et de l'effet.

Les physiciens, en étudiant l'eau par exemple, ont constaté qu'elle était la combinaison de tant d'éléments d'oxygène avec tant d'hydrogène : quoique beaucoup de buveurs d'eau l'ignorent, ceci produit cela ; et cela dénonce ceci à l'intelligence de celui qui sait. De même dans l'industrie, tel produit exige telle matière et telle mise en œuvre ; et jamais, quoiqu'il n'ait vu ni l'opération ni l'opérateur, un homme intelligent n'admettra, en voyant une machine, que cette machine s'est faite toute seule ou que c'est la machine qui a créé le mécanicien. Même quand nous ne voyons pas la cause, nous sommes certains qu'il y en a une, et qu'elle est mathématiquement proportionnée au fait que nous voyons.

Telle est la forme supérieure d'intelligence que nous nommons la raison.

Le premier degré d'intelligence, la connaissance vulgaire, se borne à voir et à différencier les objets matériels par leurs formes extérieures. Le deuxième degré, la curiosité scientifique, cherche, puis discerne la composition intérieure cachée sous les formes extérieures. Le philosophe ne s'arrête pas là, pas plus que le scientiste n'a cru devoir s'arrêter à l'aspect premier des formes et des choses. Il a dans son esprit l'idée de *cause*, d'après les données mêmes de la science que telle chose produit telle autre, par exemple hydrogène et oxygène combinés produisent l'eau. Donc, au delà des faits où s'arrête le scientiste : vibration régulière dans le dernier spectre de l'atome ; puis, au pôle opposé de la Matière, multiplicité infinie des mondes dans l'infini de l'espace ; et ordre mathématique constaté par l'astronomie dans le mouvement de tous ces mondes ; entre ces deux extrêmes de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, cet autre prodige : spontanéité, intelligence, liberté, constaté en soi par lui-même, comme par chaque *moi* humain, le philosophe cherche de tous ces faits les causes les plus proches successivement, puis de cause en cause une cause universelle de l'Univers total, qui ait produit successivement, et l'une par l'autre, toutes ces causes successives, comme un chimiste, dans son laboratoire, par des combinaisons nouvelles, produit des corps nouveaux.

Et à cette curiosité suprême, c'est le suprême degré de l'intelligence, la raison qui seule peut donner la réponse.

« Le moins ne peut pas produire le plus », dit la Raison comme l'Arithmétique. Par conséquent, l'infini des mouvements des mondes suppose un moteur infini; l'unité mathématique de ces mouvements suppose un moteur unique; l'ordre intelligent qui les régit suppose que ce moteur unique et infini est infiniment intelligent pour les régir et infiniment puissant pour les produire ; l'infinie variété des qualités qui se manifestent dans tout l'Univers, sans compter celles que nous ne connaissons pas, supposent dans ce premier moteur universel l'infini de toutes les qualités ; la libre volonté qui se manifeste dans l'homme suppose de même dans le premier créateur de l'homme la libre volonté aussi, non pas seulement la force aveugle. Ainsi conclut logiquement la logique.

Et la Raison, arrivée ainsi à la source de l'Être, est vision intellectuelle de l'Invisible, comme la Science est vision intellectuelle du Visible. Directement, alors, au-dessus de toutes les causes secondes, la cause Première apparaît au philosophe qui a poussé jusque-là sa raison : comme le mouvement caché des *ions* apparaît à M. Deslandres sous toute apparence que lui montre la Matière, même la plus inerte. Et cette vision de Dieu par la raison du philosophe est beaucoup plus directe et plus première que la vision du mouvement intraatomique au souvenir des scientistes à travers leur

spectroscope, comme la vision de la lumière pure est beaucoup plus directe et plus ancienne que le spectroscope ou la lampe électrique.

***

Les scientistes qui veulent absolument nier, parce qu'ils ne les voient pas, ces vues de la raison pure, admettent, je suppose, qu'ils ne voyaient pas, précédemment ce qu'ils voient aujourd'hui dans la composition de la Matière, et ils admettent aussi le progrès intellectuel dans un même esprit humain, puisqu'il y a évidemment progrès de leur science d'hier à celle d'aujourd'hui. Je trouve donc très contradictoire à leur propre science, non pas seulement à la philosophie, qu'ils nient la possibilité de dépasser leur science actuelle, et qu'ils refusent aux philosophes la faculté de voir ce qu'eux-mêmes ne voient pas, puisqu'ils s'accordent à eux-mêmes la faculté de voir ce que ne voit pas le vulgaire. Est-ce orgueil des grandeurs ou jalousie de métier ? Peut-être. Peut-être aussi est-ce erreur de point de vue : ce n'est pas en regardant en bas que l'on voit ce qui est en haut. En tout cas, celui qui voit *plus* dans le champ de l'intelligence, est plus intelligent que celui qui voit *moins*.

Malheureusement, la Raison ici-bas, comme la Science, demande à être cultivée ; et, depuis plus d'un siècle, après avoir déifié la Raison, on l'a supprimée, elle aussi, parce qu'elle déifiait Dieu. Et on déifie maintenant la Nature !

Mais la Nature aussi déifie Dieu ; Isis révèle Osiris aux hommes qui sentent en eux un esprit et une âme, non pas seulement un corps.

Quand donc le sentiras-tu, pauvre âme humaine, voilée, toi aussi, d'un corps de chair? Tes yeux du corps ne voient que le voile d'Isis; tes yeux du corps, comme l'instrument de M. Deslandres, sont uniquement un spectroscope, qui ne voit que le spectre, le fantôme de ce qui est. C'est l'œil de ton esprit, c'est ta raison personnelle, qui seule peut percer le voile et voir l'occulte sous l'apparent.

Et il est en nous, visible, à notre sens intime, puis à notre raison, l'occulte qui mérite vraiment notre recherche. Continuons donc notre étude ; et après la force-vie, après la volonté, après l'intelligence, étudions le quatrième point cardinal de notre *moi* : l'amour.

ALTA,
Docteur en Sorbonne.

LE NÉOSPIRITUALISME (1)

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il est une question d'une importance très grande, qui, de nos jours, préoccupe au plus haut degré le monde civilisé, tant en Europe qu'en Amérique, c'est celle de la survivance de l'homme. On voudrait savoir d'une manière sûre et certaine si oui ou non une partie de ce qui constitue l'homme survit à la mort et à la décomposition de son organisme.

Si l'on en croit la presque totalité de l'humanité, la réponse à cette question serait des plus positive. La croyance à la survivance est comme innée dans le genre humain ; elle forme la base de toutes les religions et les hommes qui raisonnent pensent pouvoir l'étayer sur des motifs tirés de la morale et de la théodicée.

Ces raisons, exposées de différentes manières par les philosophes spiritualistes, sont les seules dont on se soit contenté jusqu'à notre époque. Mais aujourd'hui, elles nous paraissent insuffisantes. Habitués que nous sommes à la méthode des recherches scientifiques, qui a donné entre les mains des savants tant de merveilleux résultats, nous exigeons, pour accepter la survivance de l'homme comme vérité certaine, qu'elle nous soit prouvée scientifiquement, c'est-à-dire à l'aide de faits scientifiquement observés et même d'expériences scientifiquement conduites, dans le cas où ces expériences sont positivement réalisables.

Cette exigence nous conduit tout d'abord à reprendre à la lumière de la science moderne l'étude des *différents systèmes philosophiques*, afin que nous sachions en quoi consiste réellement l'univers, car l'homme faisant partie de cet univers ne peut être construit qu'avec les matériaux de cet univers. Il nous est donc

(1) Trois conférences sur *la Survivance de l'Homme* faites à la Société de Culture morale et de Recherches psychiques de Carcassonne, par L.-S. Fugairon, docteur ès sciences naturelles, ancien professeur de l'Université, docteur en médecine.

indispensable, avant tout, de connaître, d'une façon sûre et certaine, quelle est la nature de ces matériaux, comment ils sont agencés dans l'organisme humain, comment ils s'agrègent et se désagrègent, et dans cette désagrégation ce que deviennent les différents matériaux. Ce n'est qu'après que nous serons fixés sur ces diverses questions qu'il nous sera possible d'aborder l'étude de la survivance de l'homme. Par là, Mesdames et Messieurs, vous pouvez comprendre que je ne puis exposer ce que j'ai à vous dire sur ce sujet qu'en parcourant trois étapes, qui feront l'objet de trois conférences.

Les philosophes de toutes les époques n'ont jamais pu trouver que *trois explications* possibles de l'univers, qu'on nomme fort improprement d'ailleurs : *le panthéisme*, le *matérialisme* et le *spiritualisme*. Ce fait très important de la limitation des explications de l'univers à trois seulement prouve, d'une part, que chacun d'eux pris isolément est insuffisant et, d'autre part, que la véritable explication doit être contenue dans les trois. C'est ce que va nous montrer l'exposition de la doctrine nouvelle ou *néospiritualisme*.

Mais avant de commencer cette exposition, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, afin de fixer vos idées, de vous dire en quelques mots en quoi consiste chacun des vieux systèmes.

Dans *le panthéisme*, on admet l'existence d'une substance simple, continue, infinie, substratum de tous les phénomènes produits par cette substance et dont l'ensemble constitue cette immense fantasmagorie qu'est l'univers. Tous les phénomènes sont rangés en trois classes : les physiques, les psychiques et les vitaux. Dans ce système, ce que nous appelons *les êtres* ne sont que des faisceaux de phénomènes temporairement unis, qui se disjoignent pour former ailleurs d'autres faisceaux transformés.

Dans *le matérialisme*, on admet que l'univers se compose d'une substance discontinue composée d'une infinité de particules indivisibles ou *atomes* qui se meuvent éternellement dans le *vide*. Ces atomes sont chacun inconscients, tous les phénomènes ne sont dus qu'aux mouvements variés des atomes, à leur agrégation et à leur désagrégation ; et tout se passe mécaniquement.

Dans *le spiritualisme* enfin, on admet l'existence soit de trois substances différentes : la divine, la matérielle

et la spirituelle, soit de deux seulement : la divine et la spirituelle. La substance divine est une, simple, infinie et non individuelle quoique personnelle. La spirituelle est composée d'une multitude d'unités simples, individuelles et personnelles, par conséquent plus ou moins conscientes et volontaires qu'on nomme *des esprits*. Quant à la substance matérielle ou *matière*, les spiritualistes la conçoivent généralement comme les matérialistes : elle est discontinue, inerte, aveugle et forme des agrégats qu'on nomme les *corps*. — Les trois substances peuvent agir les unes sur les autres, se joindre entre elles ou se disjoindre. Quand un esprit s'unit temporairement à un corps, il prend plus particulièrement le nom d'*âme* ; quand le corps se désagrège, *l'âme survit*. Presque tous ceux qui, de nos jours, croient à *la survivance de l'âme* sont des adhérents à ce vieux système.

Cependant, depuis la création bien ancienne de cette vieille philosophie, nos connaissances ont fait d'immenses progrès et le vieux spiritualisme ne se trouve plus en accord avec les données de la science contemporaine. Le désaccord est si évident que la plupart des savants, déjà au siècle dernier, ont rejeté le système. Dès lors on se demande pourquoi les spiritualistes de notre époque ne le transforment pas pour le mettre au courant de la science ? Mais c'est justement ce que quelques savants et plusieurs professeurs de philosophie ont fait ; seulement la masse des spiritualistes ne connaît pas leurs travaux, et c'est fort regrettable. Je vais donc vous faire connaître dans cette conférence et surtout dans la deuxième les résultats auxquels ils sont arrivés.

I. — Vous savez tous que les corps peuvent être divisés en plusieurs fragments, et ces fragments eux-mêmes en particules de plus en plus petites, jusqu'à ce que leur ténuité les dérobe à nos instruments et à la sensibilité de nos organes des sens. Les dernières particules, qui composent un corps prennent le nom de molécules.

Si l'on place un tout petit fragment d'un corps odorant, comme l'iodoforme ou le musc par exemple, qui émettent sans cesse un flot de molécules odorantes dans toutes les directions, on trouve que l'iodoforme perd seulement un centième de milligramme de son poids en 100 ans. Et Berthelot, à qui est due cette expérience, dit que si la même étude avait été faite sur

le musc, le poids perdu serait beaucoup plus petit (mille fois plus), ce qui ferait cent mille ans pour la perte d'un milligramme.

L'imagination est épouvantée du nombre des parties dans laquelle cette portion imperceptible du musc a été divisée, et de la petitesse de ces parties.

Ainsi un corps quelconque se compose d'un nombre immense de molécules tellement petites que nous ne saurions en constater *de visu* l'existence, même aidé des plus forts grossissements du microscope.

Les molécules qui composent un corps sont en perpétuel mouvement. Elles se déplacent et en même temps tournoient ou oscillent. La vitesse moyenne d'une molécule d'air, par exemple, est de 425 mètres par seconde, c'est-à-dire qu'elle se meut avec la vitesse d'une balle de fusil. Il y a 30 milliards de molécules dans un centimètre cube d'air, pris dans les conditions normales. Il en faut ranger 3 milliards, en file rectiligne pour faire un millimètre, et il faut en réunir 20 milliards pour faire un milliardième de milligramme.

Pour si petite que soit la molécule, elle est composée d'un nombre plus ou moins grand de corpuscules plus petits qu'on nomme des *atomes*. Divers de volume, de masse et de poids, ce sont eux qui donnent aux corps leur composition chimique.

Les atomes étant beaucoup plus petits que les molécules, leur nombre dans un fragment de corps sera beaucoup plus grand. *Marc-Antoine Gaudin*, calculateur au bureau des longitudes, a voulu déterminer le nombre des atomes contenu dans une tête d'épingle formé d'un petit cube de 2 millimètres de côté, et il a trouvé que ce nombre est représenté par le chiffre 8 suivi de 21 zéros. De sorte que si l'on voulait compter le nombre des atomes contenu dans une grosse tête d'épingle, en en détachant chaque seconde un milliard, plus de 900 millions, il faudrait continuer cette opération pendant plus de deux cent cinquante mille ans, exactement 253.678 ans.

M. Perrin, dans ses études sur les atomes, a été conduit à penser que la plus grande partie de *leur masse est rassemblée tout près de leur centre*, tandis qu'une part extrêmement petite est dispersée dans une *sphère de protection* concentrique à la masse centrale et beaucoup plus forte qu'elle. Pour fixer les idées, supposons que la sphère de protection de l'atome soit égale à un boulet de canon de 10 centimètres de dia-

mètre, la masse centrale serait comparable à un petit grain de plomb. Si nous supposons que plusieurs de ces atomes se touchent par la surface de leurs sphères de protection, les centres seraient distants de 20 centimètres.

On voit combien les atomes tiennent peu de place dans l'édifice moléculaire et combien la matière est prodigieusement lacunaire et discontinue.

Mais pour si infiniment petits que soient les atomes chimiques, ils sont encore composés de corpuscules beaucoup plus petits dont les expériences de Millikan démontrent de façon décisive l'existence et qu'on a nommé *électrons*, c'est sir J. Thomson qui a établi que ce corpuscule d'électricité est un constituant de la matière.

L'électron est environ 1800 *fois plus léger* que le plus léger de tous les atomes et plus *de mille* de ces électrons entrent dans la composition d'un atome d'hydrogène.

On peut obtenir des électrons aux dépens de n'importe quel atome, et, par conséquent, on peut en conclure que ces éléments forment un constituant universel commun à tous les atomes.

Tous les électrons obtenus jusqu'ici *sont négatifs*. Il doit y en avoir de positifs. Dans tous les cas, l'*atome se divise*, d'une part en un ou plusieurs corpuscules négatifs, de masse insignifiante et, d'autre part, en un ion positif relativement très lourd formé du reste de l'atome. Pour Henri Poincarré, chaque atome nous apparaît comme une sorte de système solaire où des petits électrons négatifs, jouant le rôle de planète, gravitent autour d'un gros électron positif qui joue le rôle du soleil central. Outre ces électrons captifs, il y a dans les corps des électrons libres, comparables aux comètes qui circulent d'un système solaire atomique à l'autre et qui établissent entre ces systèmes éloignés comme un libre échange d'énergie.

On considère actuellement les électrons comme constitués par des *tourbillons d'éther* analogues à des gyroscopes d'où résultent leurs propriétés magnétiques. S'ils sont ralentis ou arrêtés dans leur course, ils rayonnent des ondes hertziennes, de la lumière, etc. En mouvement de translation, ils se conduisent comme un courant électrique.

Dès qu'ils rencontrent un obstacle, ils donnent naissance à des *rayons X*. Or, quelle est la nature de ces rayons ? On a essayé de les relier à la lumière

ultra-violette. Mais cette hypothèse semble bien peu soutenable à M. Gustave Le Bon, qui en donne les raisons. Pour lui ils *représentent l'extrême limite des choses matérielles*, et je suis de son avis. Lorsqu'un électron rencontre un obstacle, il se brise et se dissocie en éléments infiniment plus petits que lui, et comme ce sont les derniers en lesquels se dissocie la matière, on les a nommé *ultimates*.

Si comme les physiciens l'admettent l'électron est un tourbillon d'éther, il s'ensuit que l'éther est formé par toutes les *ultimates libres* qui résultent de l'évanouissement de la matière et que c'est dans l'éther que les éléments de la matière prennent leur origine (1). L'éther n'est donc pas une substance continue comme semble le croire G. Le Bon, car alors il serait impossible qu'il s'y produisît des tourbillons, mais une substance universelle discontinue. En tant qu'assemblages d'ultimates la matière se détruit, mais sa substance ne se détruit pas, ne s'anéantit pas, l'éther est indestructible.

En sortant de l'atome, les électrons ont perdu en grande partie leurs propriétés matérielles. Ils n'ont plus de poids, ont une masse qui varie avec la vitesse, ils sont d'une extrême ténuité, ils se comportent comme quelque chose de *semi-matériel*. Quant aux ultimates qui composent l'éther et les électrons puisqu'elles ne sont plus divisibles, on ne peut les concevoir que comme des *points sans dimension*, mais rayonnant autour d'eux dans un espace infiniment petit. Ce sont des *centres de force ou d'énergie*, des centres *dynamiques*, que nous allons maintenant étudier en détail.

Mais avant, résumons les données scientifiques que nous venons d'exposer et qui sont aujourd'hui enseignées couramment dans tous les livres de science.

1° Un fragment d'un corps quelconque est composé d'un nombre immense de molécules d'une extrême petitesse, nombre et petitesse que notre imagination ne saurait se représenter ; que les molécules elles-mêmes sont composées d'un nombre plus ou moins grand

(1) Les ultimates ou monades formant l'Ether ainsi, on les a appelé Ethérons. — Comme jusqu'au XXe siècle il était admis que la divisibilité de la matière finissait aux atomes, les monades étaient considérées comme hypothétiques. Mais au XXe siècle, depuis la découverte des électrons, l'existence des monades ou ultimates est devenue une réalité.

d'atomes chimiques, beaucoup plus petits qu'elles, par conséquent.

Que ces atomes eux-mêmes sont composés d'au moins mille corpuscules plus petits qu'on nomme électrons, mais qu'il y a des atomes qui en contiennent plusieurs milliers.

3° Enfin que les électrons résultent d'un tourbillon d'un nombre énormément grand de centres dynamiques que nous appelons *ultimates*, en sorte que les ultimates qui entrent dans la composition d'une molécule ou particule d'un corps quelconque, y sont en nombre incalculable.

Tous les savants conviennent *que la matérialité proprement* dite commence aux atomes, qui forment ensuite des molécules et celles-ci des particules plus ou moins grandes et que les électrons et l'éther ne font pas partie de la matérialité. De telle sorte que, quand dans un corps, les atomes se dissocient en électrons, on dit que le corps se *dématérialise*. Quand, au contraire, les électrons s'agrègent et sous l'influence d'une très haute température et d'une pression colossale, se serrent les uns les autres pour former un atome on dit qu'il y a *matérialisation*.

Dr L.-S. FUGAIRON.

(A suivre.)

LA TABLE D'ÉMERAUDE

(Suite) (1).

III. — Troisième proposition : *Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un, ainsi toutes choses sont nées de cette chose unique par adaptation.* Il est intéressant de constater que, tandis que la première proposition de la Table d'Émeraude s'exprime en un ternaire, la troisième proposition, réciproquement, affirme l'unité. Elle nous précise en même temps la signification de l'unité passant au ternaire en nous apprenant que c'est pour elle le moyen de devenir un principe créateur. Dans le même sens, les mythologies nous enseignent que le Logos pour se manifester a dû revêtir une triple forme et réaliser en lui la Trinité. En effet, le Ternaire est le nombre de l'organisation et de l'activité puisqu'il distingue deux extrêmes et un intermédiaire ; il montre le moyen de passer de la source initiale au but terminal, de la même façon que le présent sert de transition entre le passé et l'avenir. C'est au moyen de l'intermédiaire (troisième terme) que le mouvement s'établit entre l'actif et

(1) Voir n° 13, pages 18 et suiv.

le passif, que le courant circule entre le positif et le négatif. Le ternaire est la transition ou la connexion qui rend la dualité féconde ; c'est le nombre créateur, celui qui « plaît au Dieu », et la Table d'Émeraude nous dit explicitement comment le Ternaire-Unité devient créateur ; c'est par *adaptation*. L'adaptation consiste à faire concourir les forces antagonistes à un résultat commun en leur procurant un champ de rencontre et de lutte ; elle consiste à concilier la négation avec l'affirmation, la colonne J avec la colonne B, car, selon la parole de Jacob Bœhme, « toute chose consiste en oui et non » (In Ja und Nein bestehen alle Dinge). L'adaptation réciproque des extrêmes par un intermédiaire commun, tel est le secret du Grand-Œuvre hermétique. Hermès, d'ailleurs, présente un caractère nettement hermaphrodite, puisque la statue de Thôt porte le disque solaire uni au croissant lunaire, pour réaliser l'hiéroglyphe de Mercure (☿) le Dieu mythologique ou l'agent astrologique de l'*adaptation*.

Si l'unité est susceptible de devenir ternaire, inversement le Ternaire est l'organisation de l'Unité ; admettre que toutes choses procèdent d'un ternaire, c'est-à-dire d'une adaptation, c'est reconnaître implicitement l'unité cosmique, et la philosophie moniste pourrait s'inspirer de cette proposition hermétique. Le transformisme de Darwin n'est qu'une adaptation, non seulement aux conditions du milieu physique mais à l'évolution occulte et aux fonctions qui en résultent.

Le plus bel exemple de l'adaptation d'un élément unique à toutes choses est fourni par l'alchimie minérale ; on pourrait dire par la chimie, car maintenant les chimistes admettent, comme les fils d'Hermès, l'unité de la matière. Les recherches de la chimie occulte nous confirment que les bulles du Koïlon constituent la matière de tous les plans cosmiques et que, d'autre part, tous les corps chimiques que nous distinguons sur le plan physique sont constitués d'atomes ultimes identiques, mais diversement répartis. Ceci est l'adaptation dans l'organisation, mais la matière nous montre aussi une adaptation dans le temps qui correspondrait à l'activité de certaines spires dans l'atome physique ultime ou à l'apparition progressive de nouveaux corps. Bien que nos observations sur ce sujet soient trop peu étendues, nous savons par la spectrographie stellaire que les corps les plus lourds sont les derniers à apparaître dans les mondes en formation. C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre l'évolution minérale enseignée par les Alchimistes.

IV. — La quatrième proposition de la Table d'Émeraude est nettement quaternaire : *Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent l'a porté dans son ventre, la terre est sa nourrice.* Il est facile de reconnaître ici les quatre éléments. Le soleil, globe incandescent, est pris pour le feu, et la lune, dont l'action sur l'élément liquide est bien connue, est prise pour l'Eau, le Vent pris pour l'Air. Il faut comprendre que toutes les choses nées de

l'Unité par adaptation ternaire sont conditionnées et modelées dans le cadre quaternaire de la nature représenté par les Quatre Eléments. Il faut comprendre que les manifestations cycliques de la nature revêtent quatre modalités : quatre saisons, quatre parties du jour, quatre âges du monde, quatre grandes races, quatre états de la matière, quatre grandes fonctions physiologiques à prédominance successive et quatre tempéraments correspondants, etc., etc. Quatre est le nombre du *cycle* ou de la *phase vibratoire*. Il représente les limites extrêmes du temps et de l'espace, de la Forme et de la Matière, de l'activité et de la plasticité, du Soufre et du Mercure, du Chaud et de l'Humide. Le Quaternaire comprend ainsi les deux tendances extrêmes de chacun des deux concepts fondamentaux, d'une part : Chaud-Froid , de l'autre : Humide-Sec. Or les aspects positifs de chacun de ces deux concepts, le Chaud et l'Humide, sont les qualités fécondes par excellence, celles qui provoquent la Croissance et l'épanouissement dans les cycles de manifestation naturels, et c'est pour bien montrer la structure intime du quaternaire que la Table d'Émeraude remplace le feu par le Soleil et l'Eau par la Lune ; ainsi apparaît le jeu des qualités positive et négative de chacun des deux concepts, en même temps que la différenciation fondamentale deceux-ci qui répond à la grande loi de sexualité. En effet, le Soleil et la Lune sont universellement reconnus comme symboles des principes mâle et femelle (avec l'exception bien connue de la langue

allemande). Les Hermétistes les appellent Père et Mère, Roi et Reine, Feu et Eau, Soufre et Mercure. La Table d'Émeraude permet d'apercevoir les trois Principes alchimiques dans le quaternaire élémentaire par cette substitution du Soleil et de la Lune au Feu et à l'Eau. On lit dans le Prashnopanishad de l'Atharvà-Veda : « Le Soleil est la vie ; la Lune est la substance » ; il faut comprendre que les qualités essentielles de la différenciation sexuelle sont d'un côté l'activité, de l'autre la plasticité ; le mâle est *chaud* ; la femelle est *humide* ; ceci représente les forces créatrices ; les forces destructrices sont le Froid, anti mâle, et le Sec, anti femelle. La nature est rythmée par la succession cyclique de ces quatre qualités ou des éléments correspondants.

La richesse des analogies hermétiques est telle, que cette quatrième proposition de la Table d'Émeraude peut être prise pour ainsi dire à la lettre, sans cesser d'être vraie. Si l'on considère toutes les productions de la nature, il est certain que le Soleil est le père de l'énergie universelle, que cette énergie ne devient appréciable sous forme de chaleur qu'au contact de notre atmosphère, c'est-à-dire du Vent qui porte cette énergie dans son sein. La Terre puissante est plus ou moins directement la nourrice de tout ce qui vit. Quant à la Lune, mère, il est évident qu'il s'agit ici d'une influence astrologique féminine destinée à équilibrer celle du Soleil, laquelle agissant seule serait desséchante, brûlante, stérilisante. Les astrologues

regardent le Soleil comme plutôt stérile, mais la Lune représente la plasticité qui permet à l'énergie solaire d'être féconde.

V. — CINQUIÈME PROPOSITION : *Le père de tout, le Thélème est ici ; sa force est entière si elle est convertie en terre.* L'Arithmosophie nous apprend que le nombre 5 représente les propriétés objectives et matérielles de la nature. Pour constituer un mixte *matériel,* les quatre Eléments doivent s'assembler au moyen d'un cinquième terme que les Alchimistes ont appelé *Spiritus, Semence* ou *Quintessence,* (c'est-à-dire cinquième essence). Pour les Indiens, c'est l'Akasa ; pour les Platoniciens, c'est l'Aither. On retrouve partout cette idée. « La matière réduite à quatre éléments ne constitue pas une réalité vraie et organisée : il faut une cinquième essence qui leur permette de s'agréger et de se former, de se lier et de s'unir, parce qu'elle a pour effet de contenir et d'envelopper, et c'est alors seulement que le corps peut être visible, c'est-à-dire avoir une couleur (1)». Dans la philosophie alexandrine et hermétique, c'est cette Quintessence *qui est la source de toute énergie ;* c'est elle qui se manifeste par le mouvement, l'étendue et la corporéité ; les Eléments ne sont, suivant l'expression de Séverinus Danaüs, que l'apparition qu'elle revêt, l'endroit où elle opère, *loca et matrices,* permettant au mixte d'apparaître sur le plan physique. — A. Haatan a bien développé le rôle éminemment dynamique

(1) Chaignet, *Pythagore et la philosophie pythagoricienne,* Paris, 1873, t. II, p. 120.

de la Quintessence selon les Alchimistes (1). Déjà Aristote considérait l'Aither comme l'élément le plus parfait, doué d'intelligence et exécutant volontairement autour du monde le mouvement le plus parfait, le mouvement circulaire, principe des révolutions célestes (2). La Table d'Émeraude l'appelle le Thélème. Cette Quintessence se manifeste par les éléments qu'elle anime ; c'est elle qui crée la matière objective.

Nous trouvons dans la cinquième proposition l'énoncé fort clair de la théorie énergétique de la matière. La matière n'est qu'une forme particulière de l'énergie, forme où l'énergie est d'autant plus condensée que la matière est plus dense. Au temps des Alchimistes, cette affirmation avait quelque chose de prodigieux. Aujourd'hui la Physique en est arrivée à la théorie des électrons, et nous admettons que la matière est un formidable réservoir d'énergie intra-atomique. Les recherches de la Chimie Occulte confirment cette notion d''énergétique ; l'atome est un tourbillon dynamique, et s'il était possible de transformer cette énergie, on obtiendrait des effets foudroyants, dont les explosifs les plus puissants ne nous donnent qu'une idée très imparfaite. Keely avait acquis quelque célébrité par ses recherches d'utilisation de l'énergie intra-atomique et Gustave Le Bon a donné à ces

(1) Haatan, *Contribution à l'étude de l'Alchimie*, Paris, 1905, p. 115 et suiv.

(2) A. Franck, *Dictionnaire philosophique*, Paris, 1885, ART. : Nature.

recherches un regain d'actualité. On peut traduire ainsi la cinquième proposition de la Table d'Émeraude. C'est l'énergie universelle (*le père de tout*) qui constitue la matière de tous les plans (physique, astral, mental, etc.), mais cette énergie est d'autant plus condensée que la matière est plus épaisse (*si elle est convertie en terre*). Cette énergie, dans tout ce qui est objectif, constitue les éléments dont la vie est la synthèse Or, les cinq propositions de la Table d'Emeraude nous ont montré la genèse métaphysique de la vie, par les principes d'individualité, de différenciation, d'adaptation, de cycle naturel.

VI. — La sixième proposition va nous montrer le pourquoi de la vie, c'est-à-dire le but du Grand Œuvre : *Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'épais, doucement et avec grande industrie.* C'est indiquer clairement que le Grand Œuvre doit être une purification. Cette proposition est susceptible d'être interprétée à plusieurs points de vue. Au point de vue matériel ou chimique, le Grand Œuvre consiste à séparer le pur de l'impur, et la théorie alchimique nous montre l'épuration progressive des mixtes : les métaux, par exemple, évoluent du stade grossier du plomb au stade parfait de l'or, et l'adepte peut hâter cette évolution par son intervention. Notez que le Grand Œuvre s'effectuait à la chaleur douce d'une lampe à huile et que l'adepte ne devait ménager ni son temps ni son huile ; c'était une épuration. « Apporte-moi les six lépreux que je les guérisse », dit Geber en parlant

des six métaux imparfaits. Ce côté du Grand Œuvre minéral a été très développé et nous préférons nous attacher davantage à son sens allégorique, c'est-à-dire au point de vue physiologique ou mystique de la sixième proposition. Les Spagyristes nous ont précisé comment ils entendaient *séparer le subtil de l'épais,* c'est-à-dire tirer la quintessence du mixte. Leur but était d'exalter les propriétés de la matière sur un très petit volume, de dynamiser celle-ci. Quand un chimiste prend un métal brut et qu'il le fait passer à l'état colloïdal, il *sépare le subtil de l'épais* et il extrait une quintessence, car ce métal colloïdal acquiert des propriétés physiologiques énergiques. Quand un homœopathe triture et divise à doses infinitésimales une substance pour la dynamiser, il réalise également ce sixième précepte d'Hermès : il diminue progressivement le substratum matériel et épais de la substance pour exalter ses propriétés énergétiques quintessentielles. Remarquons que cette dynamisation, pour être très efficace, demande une trituration ou un brassage prolongé, et nous comprendrons cette recommandation « doucement et avec grande industrie ». C'est pourquoi les Hahnemanniens ne triturent jamais plus qu'au centième à chaque passage. Si maintenant nous considérons le point de vue mystique, il est bien évident que la séparation de la terre et du feu signifie qu'il faut détacher l'Ego du corps physique et du corps astral, de façon que chaque véhicule vive dans sa sphère propre, selon la hiérarchie voulue, sans con-

nexions gênantes. Ceci est le Grand Œuvre par excellence, qui consiste à harmoniser la vie sur les différents plans d'existence, l'esprit devant s'affranchir de tout lien avec les sensations et les passions Ici encore il est indispensable de procéder *doucement et avec grande industrie.* Voilà, au point de vue mystique, une recommandation qui est la sagesse même, car l'homme ne peut pas opérer la séparation nécessaire en lui-même d'un seul coup et par un effort unique de volonté. Le moine qui entre dans l'ascétisme sans un entraînement psychique préalable commet une erreur funeste, car on ne s'affranchit pas du jour au lendemain de la servitude aux véhicules inférieurs, et un effort dans ce sens qui n'est pas mûrement préparé appelle un terrible choc en retour.

Le principe essentiel du Grand Œuvre est bien à sa place en sixième lieu, puisque le nombre 6 est celui de l'harmonie providentielle ou Karmique entre le Ternaire de l'activité divine et le Ternaire de l'activité humaine, mais c'est aussi le nombre de l'épreuve nécessaire à toute purification. La sixième Sephirah, Tiphereth, est la figure de l'équilibre et de la beauté.

Dr R. ALLENDY

(A suivre.)

Les Symboles secrets des Rose-Croix

INTRODUCTION

(Suite) (1)

Ce que nous savons des choses éternelles est donc simplement le rapport dans lequel nous nous trouvons en face de leur apparence extérieure, tandis que, des pouvoirs invisibles qui sont les causes de cette apparence extérieure, nous ne savons absolument, rien, parce qu'ils ne font aucune impression sur nos esprits et sont, conséquemment, inexistants, en notre for intérieur. Nous pouvons, il est vrai, employer nos faillibles forces intellectuelles à tirer des déductions logiques par rapport à l'inconnu en raisonnant sur la base de ce que nous nous *imaginons connaître* ; mais ce n'est pas la vraie connaissance ; ce sont de simples spéculations, des théories, des opinions, qui peuvent être vraies ou fausses, qui peuvent être assez bonnes tant que de nouvelles découvertes ne seront pas faites pour les renverser, découvertes sur lesquelles seront édifiées de nouvelles théories, lesquelles seront à leur tour renversées par d'autres. Ce

(1) Voir n° 13, pages 25 et suiv.

n'est point là l'espèce de connaissance sur laquelle la science spirituelle s'appuie. La vraie connaissance est la résultante de la perception directe et de la compréhension de la vérité : ce n'est que lorsque la vérité existe en nous que nous pouvons la connaître, et nous ne pouvons la connaître que par la connaissance de nous-mêmes.

Les seules choses que la science moderne actuelle connaît se rapportent à la nature extérieure des choses, telle qu'elle nous apparaît ; mais il y a dans la constitution intérieure de l'homme certains pouvoirs latents qui, s'ils sont développés, mettent en activité à un degré plus élevé le sens intérieur, ce qui le met à même de recevoir des impressions spirituelles, d'entendre, de voir, de toucher, de goûter, de sentir des choses bien au delà de la puissance de perception des sens extérieurs ; et de même que ceux-ci peuvent se perfectionner par l'usage, ceux-là peuvent devenir plus subtils et plus aigus par la pratique.

Tous les hommes possèdent jusqu'à un certain point cette puissance de perception intérieure : la « Raison » n'est-elle pas la perception spirituelle et intuitive de la vérité ? N'est-ce pas le « sens commun » dont les décisions contredisent fréquemment la logique des abstractions de l'intellect. Ce pouvoir d'intuition ou, comme on peut le définir, la *sensation d'une vérité*, est, chez la majorité des hommes simplement à l'état rudimentaire — une chose incertaine, une sensation aisément dominée par l'intellect spéculatif. Mais, pour celui dont

l'esprit est éveillé à la conscience de son existence divine, cette lumière devient brillante et cette voix devient forte ; elle appelle à la vie les sens intérieurs au moyen desquels l'homme peut voir et percevoir les êtres et les choses qui existent dans le royaume de l'âme de l'Univers et dans les causes secrètes de tout phénomène extérieur, et contempler les beautés d'une existence spirituelle dont la science matérielle n'ose même pas tenter de rêver.

Qui peut imaginer ou décrire les gloires et les beautés de l'Invisible ? Nous qui vivons dans un monde de matérialisme grossier, nous ignorons tout des formes éthérées de la vie qui remplit l'immensité des espaces ; nous sommes enclins à nous imaginer que nous connaissons tout ce qui existe ; mais la réflexion nous apprend que le royaume infini de l'Inconnu est, par rapport au royaume du monde connu, comme l'Océan est au grain de sable du rivage. La nature est un grand Tout vivant, et le pouvoir spirituel qui agit au dedans d'elle est omnipotent et éternel. Qui désire connaître la Nature universelle et l'Esprit Eternel doit s'élever au-dessus des considérations personnelles et temporelles et regarder la Nature du point d'observation de l'Eternel et de l'Infini. Il doit pour ainsi dire sortir de la coquille de son individualité limitée et circonscrite et monter au sommet de la montagne d'où il puisse jouir de la vue des incommensurables expansions du Tout. Celui qui habite la périphérie ne voit qu'une partie du

tout : ce n'est que du centre du cercle que nous pouvons apprécier l'action de la lumière dans toutes les directions, puisque les rayons radient du centre. C'est pourquoi les Rosicruciens disent que celui qui sait l'Un, sait tout, tandis que celui qui croit savoir beaucoup de choses ne connaît que l'illusion de l'ombre projetée par la lumière de l'Unique.

Le petit ne peut contenir le grand, le fini ne peut concevoir l'infini. Si les hommes désirent connaître ce qui est immensément supérieur à leur *moi* personnel, il leur faut sortir de ce *moi* et, par le pouvoir de l'amour, embrasser l'infini *Tout*.

Combien y en a-t-il qui, désireux d'obtenir la science occulte, renoncent volontiers à ce *moi* personnel qui leur est si cher et autour duquel se concentrent tous leurs espoirs, tous leurs soins, toutes leurs affections ? Combien parmi ceux qui demandent à être instruits dans la science occulte accepteraient volontiers de mettre en pratique la vérité des premières doctrines de l'occultisme ; à savoir, que l'esprit universel est Un et qu'en Lui, par sa puissance, nous avons notre être ; que nous devons aimer la Sagesse au-dessus de tout et l'Humanité — oui, tous les êtres vivants — comme s'ils étaient des parties de nous-mêmes ? Est-ce que ceci et des vérités similaires ne sont pas proclamées chaque jour du haut de toutes les chaires dans les pays chrétiens ou païens, et sont-elles comprises, réalisées, pratiquées, suivies par les auditeurs ou par les prédicateurs eux-mêmes ? Ou

bien sont-ce là de simples phrases imprimées dans la mémoire, entendues par l'oreille, mais ne sortant pas du cœur et n'y pénétrant point. En vérité, si ces vérités étaient réalisées et pratiquées, l'Age d'Or reparaîtrait bientôt sur la terre et nous rencontrerions à chaque pas des anges, des saints, des adeptes et des Rosicruciens ! Ce renoncement à notre bien-aimé égo, avec tous ses désirs, ses théories et spéculations intellectuelles est la grande pierre d'achoppement sur la voie des chercheurs de vérité, interceptant l'accès de la lumière au seuil de l'âme ; c'est «la *pierre* que rejettent les constructeurs et qui devient la pierre angulaire de l'édifice. Quiconque se heurtera à cette pierre se brisera et celui sur qui elle tombera sera écrasé ». C'est la première et nécessaire condition imposée à ceux qui désirent obtenir la vie éternelle, car, comment pourraient-ils prendre part à la conscience de l'Esprit universel tant qu'ils restent attachés à la conscience d'être simplement une personnalité très limitée

Sur l'admission de cette vérité se basent toutes les doctrines fondamentales des religions de la terre. C'est le roc (*petra*) sur lequel est bâti l'Eglise spirituelle, universelle, de l'humanité ; c'est allégoriquement représenté dans le Bhagavad-Gita par la bataille que soutient Arjuna contre son propre égo pour devenir capable de s'unir à Krishna ; c'est ce que représente la *Croix* chrétienne sur laquelle agonise un homme mourant, car ce n'est pas le Christ principe qui meurt sur une croix, mais cet égo semi-animal qui doit souffrir et mourir pour

que l'homme réel puisse s'élever en une glorieuse résurrection et devenir uni à la lumière du Logos — le Christ. Ce n'est pas la mort physique qui est représentée par cette belle allégorie, mais la mort mystique, la mort des désirs personnels, des revendications personnelles, des considérations personnelles. La mort physique est une chose de peu d'importance quant à ce qui concerne l'esprit de l'homme ; c'est simplement l'un de ces nombreux incidents similaires que l'homme doit rencontrer durant son éternelle carrière ; l'homme physique meurt, naît et meurt de nouveau maintes fois avant d'atteindre le stade où il n'a plus besoin de naître et de mourir. La mort mystique a trait à la cessation de l'existence de l'homme en tant qu'être isolé et séparé et à son élévation à un état d'être supérieur préliminaire à son entrée dans le Nirvana.

Pour bien saisir cette sublime idée, il est nécessaire avant tout de se former une conception exacte (correcte) de la vraie nature de l'homme. Il est admis par tous — excepté par les observateurs les plus superficiels — que la forme extérieure de l'homme, dont l'anatomie nous est connue, n'est pas l'homme intérieur réel, pensant et sentant, mais seulement l'expression extérieure de ce dernier. L'homme intérieur peut-il être autre chose qu'une puissance invisible et active sous l'enveloppe de la forme physique ? Cette puissance intérieure, appelée l'*esprit de l'homme*, a établi son centre de vie dans le cœur et le centre de sa pensée dans le cerveau ; il propulse le sang du cœur vers toutes

les parties de l'organisme physique, et la lumière émanant du cerveau s'irradie tout le long du système nerveux pour communiquer la pensée aux organes sensitifs les plus éloignés. Inconsciemment, mais cependant effectivement, l'âme agit dans le chantier qui a nom l'être humain, guidant le processus de la vie et bâtissant une forme dans laquelle le caractère de l'esprit s'imprime progressivement dans chaque partie du moule extérieur.

FR. HARTMANN.

(Trad. de M. CHAUVEL DE CHAUVIGNY.)

(A suivre.)

De la Transplantation des maladies

(Suite) (1)

Règne minéral.

Si nous consultons *le Folklore* et la *Revue des traditions populaires*, nous rencontrons une série de pratiques des plus curieuses se rapportant à la transplantation des maladies opérées sur les pierres et les rochers. Dans la Cornouailles, lorsqu'un enfant est malade on le porte au bord de la mer et on le force à passer au travers de la fente d'un gros rocher, espérant ainsi que par suite du frottement du petit malade contre le rocher, ce dernier prendra une partie de la maladie et qu'il guérira ainsi rapidement.

Dans le Northumberland on relève à peu près la même pratique.

Dans les Pyrénées, du côté de Bagnères-de-Bigorre, on procède d'une autre manière : on frotte le vêtement du malade contre une pierre et cette dernière ne manque pas de prendre la maladie et le malade de guérir. Dans le Finistère et dans la Loire-Inférieure, les rhumatisants vont frotter leurs membres endoloris contre certains rochers. Quelquefois le malade plonge les membres douloureux

(1) Voir n° 13, pages 33 et suiv.

dans une anfractuosité, comme cela a lieu dans le Finistère. D'autres fois il faut que les patients passent sous un rocher pour être guéris, comme à Ymare (Seine-Inférieure). Dans certains cas, il faut s'asseoir ou s'allonger sur un rocher, c'est-à-dire se mettre fortement en contact avec lui pour être soulagé, c'est ce qui se passe pour le lit de Sainte-Secondine (Loire-Inférieure) et sur la pierre de Saint-Samson (Ille-et-Vilaine).

Dans la région des Abruzzes les rhumatisants se frottent contre une muraille dédiée à saint Pierre. Dans la basse Normandie les personnes atteintes d'un mal appelé fourchet, affection inflammatoire siégeant à la racine des doigts, frottent à même la partie malade avec une pierre, et par analogie mettent cette pierre entre les fourches d'un arbre ; le mal les quitte, paraît-il, rapidement et passe dans dans la pierre, mais il faut bien faire attention à ne pas toucher cette pierre car on ne manquerait pas d'attraper la maladie. Dans l'île de Sein, les fiévreux font déposer au pied des menhirs quelques galets enveloppés dans le mouchoir des malades. Celui qui le ramasse prend la fièvre. En Saintonge on vend pour enrayer le mal de tête certaines espèces de petits cailloux ronds appelés pierres à migraine que l'on porte sur soi. Dans la Beauce, c'est à la terre elle-même qu'on cherche à transmettre la maladie. Pour guérir le panaris des doigts, on applique la main sur une touffe de gazon, et quand cette touffe a été découpée et soulevée avec la motte adhérente, le patient met la main dans le creux

pendant quelques instants ; il dépose ensuite comme une offrande à la Terre une pièce de monnaie dans le trou ; celui-ci est ensuite recouvert avec la motte renversée. Mais où la transplantation s'opère et alors sur une vaste échelle, c'est lorsqu'il s'agit de la cure des verrues. Sur ce chapitre qui a été d'ailleurs très bien étudié par Saintyves, on n'a que l'embarras du choix pour citer les faits. Voici d'abord le transfert par les cailloux et les corps soi-disant inertes. Dans le Suffolk, lorsqu'on est atteint de verrues on fait dessus un signe de croix avec une pierre ou un caillou et on le jette ensuite au loin. Quelquefois on fait toucher le caillou à la verrue et toujours on le jette. Parfois on met lesdits cailloux dans un sac et on l'abandonne volontairement dans un chemin, dans l'espoir qu'un passant bénévole le ramassera et attrapera ainsi les verrues. En Poitou, pour inciter davantage le passant à se baisser, on met les cailloux non plus dans un sac, mais bien dans une petite bourse. En Bretagne, on façonne autant de disques d'ardoises qu'il y a de verrues ; on les enveloppe dans un papier de façon à leur donner l'apparence d'un rouleau de pièces de monnaies et on espère ainsi tenter la cupidité du passant qui attrapera ainsi les verrues.

Quelquefois la transplantation peut s'opérer au moyen de la boue qu'on frotte contre la verrue ; d'autres fois c'est avec de la cendre. Enfin on use aussi parfois du sel. Il est évident que le sel joue un grand rôle dans la magie ; il dissipe les fluides,

préserve de la corruption et chasse les mauvais esprits, fatalement il devait donc être utilisé. En effet, dans le Limousin on met neuf grains de sel dans un chiffon qu'on jette sur la route; celui qui ramassera le chiffon en question héritera des verrues.

Dr VERGNES.

(A suivre.)

LETTRES D'ELIPHAS LÉVI

AU

BARON SPÉDALIERI [1]

XXXIV

18 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

La plus haute expression du binaire dans le sens divin, c'est le mystère de l'incarnation. L'identification sans confusion et sans mélange de la divinité avec l'humanité. Dieu se révélant dans l'homme pour que l'homme s'élève à la vie divine. La filiation directe substituée à la simple création. L'idée divine cessant d'être vague et se réalisant dans la vie mortelle qu'elle immortalise : voilà ce que c'est que ce mystère.

Ainsi Dieu sera en nous au point d'être nous-mêmes sans être nous seuls. Le mirage divin va illuminer la face humaine, Dieu et l'homme vont en quelque façon se regarder face à face. Le premier des hommes parfaits, le Christ, le prêtre et le roi par excellence, va nous donner à jamais tout son sang et toute sa vie. Nous serons lui comme il est Dieu ! et cela, sans que la Divinité se divise, déroge ou descende. Le Soleil descend-il du ciel lorsqu'il

(1) Voir n° 13, pages 41 et suiv.

illumine la terre ? Cependant notre symbole dit : *Descendit de Cœlis.*

Ainsi le rayon solaire semble descendre à travers les nuages qu'il traverse et qu'il dissipe ; mais le foyer central de la lumière universelle ne dépense pas plus pour les vallées que pour les montagnes. C'est la terre qui monte et le soleil qui descend.

Saint Jean exprime tout le mystère de la religion en disant : *Qui solvit christum hic antichristus est.*

Un Dieu sans humanité ou une humanité sans Dieu ne peuvent constituer une religion. Ceux qui veulent anéantir le verbe humain blasphèment, comme ceux qui nient le verbe divin. L'autonomie de l'homme est nécessaire à sa binomie divine. Pour bien mériter de Dieu il faut obéir à Dieu. Mais pour obéir il faut avoir une volonté indépendante. L'esclave n'obéit pas, il subit. Ce binôme divin et humain a été en quelque sorte deviné par Voltaire lorsqu'il a résumé ses vagues et douteuses croyances par ces deux mots : Dieu et la liberté.

Le mouvement révolutionnaire qui travaille le monde est l'enfantement du droit humain, seul capable d'accepter et de confirmer le droit divin. Vous trouverez ceci développé plus au long dans mon introduction au *Rituel*, c'est-à-dire dans le discours préliminaire de la seconde édition.

L'énigme du sphinx a deux mots qui ne sont vrais que dans un troisième. Le premier, c'est Dieu ; le second, c'est l'homme, et le troisième c'est l'homme-Dieu.

XXXV

21 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

En remerciant ma chère bonne sœur Madame la Baronne pour les *bonnes* et jolies choses, j'ai fait allusion à la petite boîte : comment supposez-vous que je puisse trouver mauvaises les petites gâteries de l'amitié ? Vos oranges de Marseille sont véritablement délicieuses, et le midi de notre belle France me semble être le vrai jardin des Hespérides avec ses merveilleuses pommes d'or.

Vous lisez Agrippa, et vous avez éprouvé, me dites-vous, une déception ; le preniez-vous donc pour un maître ? Agrippa n'a été qu'un audacieux profanateur, heureusement très superficiel dans ses études. Jamais il n'a possédé les clefs du *Sépher Jesirah* et du *Zohar*. Agrippa était une âme hardie, inquiète et légère. Son livre est pourtant le premier qui ait un peu répandu l'érudition des hautes sciences. Trop superficiel pour être magiste, il aimait à se faire passer pour magicien et pour sorcier. On l'accuse même d'avoir fait parfois de la fausse monnaie sous prétexte de science hermétique ; et il ne pouvait guère faire autre chose, ignorant les premiers éléments de la philosophie naturelle d'Hermès. Ses ouvrages, toutefois, sont utiles à lire lorsqu'on sait mieux et plus qu'il ne savait. C'était un chercheur comme le Père Kircher, un peu plus charlatan et moins gêné par les préju-

gés convenus, parce qu'il n'était pas jésuite. Trithème était plus fort qu'Agrippa.

Paracelse, dans ses moments lucides, était plus voyant que Trithème. Le bon et cher Guillaume Postel, notre père en la Sainte Science, puisque nous lui devons la connaissance de *Sepher Jesirah* et du *Zohar*, eût été le plus grand initié de son siècle si le mysticisme ascétique et le célibat forcé n'avaient fait monter à son cerveau les fumées enivrantes de l'enthousiasme qui ont fait parfois délirer sa haute raison.

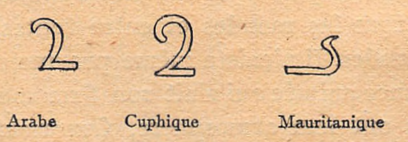
J'ai trouvé de ce saint et savant homme un ancien portrait qui me ressemble d'une manière extraordinaire, et cela ne m'a pas étonné, lui et moi nous sommes spirituellement de la même famille.

XXXVI

22 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

Le binai rereprésenté par la courbe et par la ligne droite horiznotale est aussi le signe hiéroglyphique du binaire fluidique, l'air et l'eau, car il rappelle la forme du cygne qui est un oiseau et qui nage



Comme lettre il est savamment représenté en grec et en latin par deux moitiés de cercle se rat-

tachant à la ligne droite B. Dans l'alphabet runique il représente l'eau qui descend du ciel. 

Il est représenté par les cornes de la lune et par celles du bélier d'Ammon. Dans l'écriture estranghelo, qui est l'ancien chaldéen, la lettre ressemble au beth hébreu,  mais avec des différences qui la font ressembler à une barque avec son mât dressé et sa voile au vent (toujours l'air et l'eau). Dans le Syriaque, la lettre forme un angle composé de deux courbes, et ressemble ainsi à un forceps ou à une tenaille, l'instrument du demiourgos, de l'accoucheur parfois violent de la nature. 

L'expression physique du Binaire est le firmament qui sépare les eaux des eaux, c'est-à-dire le point de fixité qui règle les mouvements de la matière. Ce point est placé entre les deux forces contraires ; il ne faut donc pas s'imaginer que Moïse ait pensé à un ciel de cristal. Le firmament existe entre tous les mondes et entre toutes les parties des mondes. Il n'existe même pas une molécule de substance animée qui n'ait son firmament, comme toutes ont leur atmosphère, *firmamentum*, ce qui affermit le point fixe de cohésion et d'équilibre.

Le signe céleste du binaire est le taureau ♉, sym-

bole de la substance visible ou de la matière, comme nous le voyons dans les figures allégoriques de Mithras, où l'esprit triomphe en immolant la matière. On voit un jeune dieu, coiffé du bonnet de liberté, plonger un glaive dans les flancs d'un taureau, dont le sang devient une source de fécondité nouvelle.

XXXVII

23 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

Generationem ejus quis enarrabit ?

Nemo ascendit in cœlum nisi qui de cœlo descendit.

Qui modico quam angeli minoratus est eum videmus propter passionem crucis gloriâ et honore coronatum. En Jésus-Christ Dieu s'est fait homme et l'homme s'est fait Dieu.

Misericordia et severitas obviaverunt tibi justitia et pax osculatæ sunt.

Christis ad cœlos ascendens captivam duxit captivatem.

Ainsi Dieu est descendu dans l'homme et il est remonté en entraînant l'homme, les natures restant distinctes. Si Jésus-Christ eût été un ange, il aurait donc fallu angéliser Dieu, puis incarner l'ange. Mais cet ange déifié serait alors un Dieu intermédiaire ; une idole spirituelle. Non ! Jésus-Christ est un homme, un vrai homme semblable à nous, mais personnifié divinement par l'union hypostatique.

La divinité que nous attribuons à son humanité et même à sa chair est une divinité d'alliance et de

participation, alliance qu'il a accomplie pour nous, participation à laquelle nous sommes tous appelés, en sorte que l'Eglise est le Christ et que l'humanité est l'Eglise, comme la nation c'est l'État. Nous sommes donc réellement et en vérité les membres de Jésus-Christ, toujours présent sur la terre par son esprit et son verbe.

Notre malheur est de comparer, toujours intérieurement, les choses spirituelles aux choses matérielles, de rêver des déplacements de Dieu, des emprisonnements de la divinité dans la chair, enfin tout ce qui révolte si légitimement les Juifs quand ils disent :

Dans la chair et le sang, Dieu n'est jamais tombé,
Et ne peut pas plus être incarné qu'embourbé,
Dieu se faisant mourir pour s'apaiser soi-même,
C'est une absurdité si ce n'est un blasphème.
Pour racheter Adam, Dieu n'est pas descendu.
Maître absolu de tout, à qui l'eût-il vendu ?
Admettre en Dieu le temps, la mesure et le nombre,
C'est souiller la lumière et dénaturer l'ombre,
Quoi, pour Dieu, vous prenez un homme ! un criminel !
Et vous buvez le sang d'un cadavre éternel !

Ces terribles vers sont traduits de l'hébreu et se trouvent dans un livre rabbinique que je possède ; ils sont l'expression d'une double erreur et d'une grande vérité.

(A suivre.)

L'ÉTRANGE HISTOIRE

(Suite) (1)

CHAPITRE VIII

Il était tard quand je retournai au salon, et la société était sur le point de se retirer. Le jeune essaim qui s'était rassemblé autour du piano babillait maintenant près du buffet. Les joueurs de cartes avaient abandonné leur table, et, debout, discutaient encore sur le hasard de leurs coupes heureuses ou malheureuses. Pendant que je cherchais mon chapeau, oublié je ne savais où, un pauvre vieux gentilhomme, que tourmentait un tic douloureux, — le plus orgueilleux et le plus pauvre de tous les hobereaux de la Colline — s'avança timidement vers moi. Ses moyens ne lui permettaient pas de payer les honoraires d'une consultation, mais la douleur avait humilié son orgueil et je vis, à un regard, qu'il cherchait le moyen de tirer quelque avantage clandestin de cette rencontre sociale et d'obtenir une consultation sans avoir à en payer les honoraires. Le vieillard mit le premier la main sur mon chapeau, me le tendit en saluant, à la mode ancienne, d'une inclinaison profonde, tandis qu'il appuyait sa main libre sur

(1) Voir n° 13, pages 48 et suiv.

le creux de sa joue et que ses yeux cherchaient les miens en une prière muette et ardente.

— Vous souffrez, lui dis-je brièvement, ressaisi tout d'un coup par l'instinct de ma profession ; car je ne sais pas résister à la souffrance, et ma vie durant, j'ai toujours tout fait pour la soulager :

— Venez ici, repris-je en lui désignant un siège et dites-moi ce dont vous vous plaignez. Vous n'avez pas devant vous un docteur professionnel, mais un ami que la médecine passionne,... et qui y connaît, en vérité, quelque chose.

C'est ainsi que nous nous assîmes un peu à l'écart des autres convives. En questionnant le vieillard, je me rendis compte que ce « tic » n'appartenait point à la plus incurable espèce de ces cruelles névralgies. J'avais déjà traité avec beaucoup de succès des maux identiques, pour lesquels j'avais découvert un remède des plus actifs. Je traçai donc sur une feuille de mon carnet de poche une prescription dont j'étais sûr, et comme je la déchirais pour la lui remettre je rencontrai en levant la tête les yeux couleurs de noisette de mon hôtesse, qui me regardaient avec une expression plus simple et plus bienveillante que celle d'ordinaire figée dans leur éclat froid et pénétrant. En ce moment toutefois son attention fut détournée par un serviteur qui lui présentait une lettre, et j'entendis qu'il lui disait, bien qu'à voix basse : « De la part de Mrs. Ashleigh ».

Elle ouvrit la lettre, la lut hâtivement, et ordonnant au serviteur d'attendre derrière la

porte, elle se dirigea vers son secrétaire qui était près de l'endroit où cet incident m'avait surpris. Là, elle restait quelques minutes, le visage entre les mains, puis, soudain, relevant la tête, me fit signe d'approcher. Surpris, je lui obéis.

— Mettez-vous là, murmura-t-elle en me désignant un siège, et tournez le dos à ces gens qui nous épient sans doute. Lisez ceci.

Elle me tendit le billet qu'elle venait de recevoir, qui ne contenait que ces quelques mots :

« Chère Marguerite... Me voici bien désespérée !
« Depuis que je vous ai écrit, il y a quelques heures
« à peine, Liliane s'est sentie soudainement si
« mal, que j'en ai conçu des craintes sérieuses. Et
« quel médecin consulter ? Donnez un nom et
« une adresse à mon serviteur. A. A. »

Je me levai.

— Asseyez-vous, reprit Mrs. Poyntz. Faut-il que j'envoie chercher le Docteur Jones ?

— Ah ! Madame ! vous êtes cruelle ! Qu'ai-je fait pour mériter votre inimitié ?

— Mon inimitié ? Non. Et vous venez d'être bon pour un de mes amis. Dans ce monde de fous, l'intelligence ne devrait s'allier qu'à l'intelligence. Je ne suis pas votre ennemie. Mais vous ne m'avez pas encore demandé de devenir votre amie.

Elle me tendit la réponse qu'elle avait écrite tout en parlant.

— Recevez vos lettres de créance, me dit-elle. S'il y a quelque danger, ou que je puisse vous être utile, n'hésitez pas à m'envoyer chercher aussitôt.

Et elle reprit son travail ; mais ses doigts tremblaient. Elle ajouta : — Cette question est donc réglée pour le moment. Non, ne me remerciez pas. C'est bien peu. Tout n'est pas fini.

CHAPITRE IX

Quelques minutes plus tard, je pénétrais dans l'enclos de la vieille demeure. Le domestique qui marchait devant moi me conduisit aux escaliers qui montaient à l'entrée privée : c'était le chemin plus court. Nous prîmes l'avenue circulaire, nous passâmes devant le Puits du Moine, sur la pelouse, le long des ruines et des arbres tout baignés de clair de lune. Puis nous pénétrâmes dans la maison. Je remis au serviteur le mot dont j'étais chargé, et quelques instants après il revint me conduire jusqu'au corridor supérieur dans lequel Mrs. Ashleigh me reçut. Je parlai le premier :

— N'est-ce pas ? Ce n'est pas sérieux — très sérieux ?...

— Chut, me répondit-elle à voix basse. Voulez-vous me suivre ?

Elle franchit une porte, à droite. Je la suivais. Comme elle posait sur une table la lumière qu'elle tenait en mains, je reconnus, en regardant autour de moi, et non sans un frisson d'angoisse, la chambre dans laquelle le Docteur Lloyd était mort. Je la reconnus à sa haute fenêtre, aux grosses poutres carrées qui sillonnaient le plafond bas, à tout ce qui alors, par cette lugubre nuit d'hiver, s'était

si vivement imprimé dans ma mémoire. Mais le mobilier en était totalement différent et le clair de lune l'inondait aujourd'hui d'une lumière tranquille... Mrs. Ashleigh me fit un geste ; — la chaise qu'elle me désignait, m'invitant à m'asseoir, était placée à l'endroit même où j'avais veillé l'agonisant, près du lit qui maintenant n'existait plus.

Je reculais, — non vraiment, je n'aurais pu rester assis à cette place... Et debout, accoudé à la cheminée, j'écoutai ce que me racontait Mrs. Ashleigh.

Elles étaient arrivées d'hier, et jamais Liliane n'avait été en meilleure santé ni d'aussi bonne humeur, s'intéressant à tout, à la vieille maison, aux jardins, et plus particulièrement aimant ce coin solitaire, près du Puits du Moine, auprès duquel Mrs. Ashleigh l'avait laissée la veille au soir, pour aller faire quelques emplettes à la ville, en compagnie de Mr. Vigors. A leur retour, Liliane était encore au même endroit, et tout de suite, elle avait lu sur son visage un changement pénible qui l'avait effrayée. Elle paraissait affaiblie, déprimée; et bien que pâle elle ne voulait pas avouer qu'elle ressentît quelque malaise. De retour à la maison, elle s'était arrêtée dans la chambre où nous nous trouvions maintenant, « chambre inutile, dit Mrs. Ashleigh, que ma fille désirait transformer en boudoir ou en cabinet de travail ». Et elle continua, me disant qu'elle l'avait laissée ici pour aller retrouver M. Vigors au salon, et qu'elle était restée plus d'une heure après son

départ occupée dans les appartements du rez-de-chaussée à l'aménagement des meubles. Quand elle était remontée, elle avait trouvé sa fille inanimée sur sa chaise. Liliane s'était évanouie.

— Miss Ashleigh, lui demandai-je en l'interrompant, est-elle sujette à des syncopes ?

— Non, jamais. Il lui restait, quand elle revint à elle, un air étrange et égarée. Elle répugnait à parler. Je la mis au lit ; et je me tranquillisai, parce qu'elle s'y endormit aussitôt. Je pensai que ce n'était qu'un effet passager de l'excitation due sans doute à notre changement de demeure, un commencement de malaria, provoqué peut-être par l'atmosphère de cette partie des jardins où elle s'était reposée.

— C'est vraisemblable. L'heure du coucher du soleil, en cette saison est nuisible aux constitutions délicates. Et ensuite...

— Environ trois quarts d'heure plus tard, elle s'éveilla en jetant un grand cri. Et elle est longtemps restée dans un état d'agitation indescriptible, pleurant violemment et ne répondant à aucune de mes questions. Depuis, le délire l'a quittée.

— Je ne puis me prononcer sans l'examiner. Mais, ayez confiance : rien, dans tout ce que vous m'avez dit, ne paraît justifier une inquiétude sérieuse.

E. BULWER-LYTTON.
(Trad. de J. THUILE.)

(A suivre.)

ECHOS ET NOUVELLES

Le 14 janvier, le Dr Wassilieff a présenté chez l'écrivain Alex. Mercereau, devant un certain nombre de personnalités, des fœtus rendus absolument transparents par un procédé dont il est l'inventeur. Le Dr Wassilieff, sans vouloir révéler sa technique avant que soit parue la traduction française de son livre édité en 1910, à Pétrograd, a cependant expliqué qu'il obtenait ce résultat singulier au moyen d'une digestion partielle à la pancréatine, et d'une immersion dans des liquides variés, constitués pour une part par des éthers de pétrole. Il a pu, en Russie, rendre ainsi transparent des cadavres d'enfants de 10 à 12 ans. Parmi les pièces présentées figurait également une mâchoire de chien, avec ses dents, rendue complètement translucide. Il aurait même pu opérer ce phénomène partiellement sur un animal vivant.

Dr Allendy.

* * *

Le Voile d'Isis vient de s'assurer la collaboration de M. S. Trébucq, Bibliothécaire de l'Institut Colonial de Bordeaux, ex-professeur de l'Université. Notre nouveau collaborateur publiera prochainement : *Swedenborg et l'Univers Invisible.*

* * *

M. A. Jounet achève un *commentaire sur la Yoga*. Cette étude paraîtra dans la *Revue.*



La Clef du Zohar et la science

« Dans le *Matin* du 13 septembre 1919, M. Charles Nordmann, de l'Observatoire de Paris, a publié un article où se trouvent ces phrases : « Contrairement à ce qu'on pensait, il y a toute une catégorie d'astres qui ne font pas partie de la Voie lactée : ce sont les nébuleuses spirales... Non seulement les nébuleuses spirales ne font pas partie de la Voie lactée, mais

chacune est précisément une Voie lactée, un univers isolé avec ses millions de soleils. »

Or, dans la *Clef du Zohar* de M. Albert Jounet, on lit, page 31 : « Au delà, nous pouvons encore évoquer, en les ténèbres de l'éther, d'autres îles colossales, d'autres Voies lactées, pareilles à la nôtre. »

La *Clef du Zohar* a été publiée en 1909. Mais ce paspassage avait déjà paru dans la Revue l'*Etoile* en avril 1893. Donc *vingt-six ans* avant la science positive, l'intuition ésotérique a affirmé une réalité astronomique des plus importantes, que cette science a confirmée. Cela donne à penser que beaucoup d'autres enseignements de la *Clef du Zohar* contiennent des réalités positives, d'ordre scientifique ou occulte.

COURS ET CONFÉRENCES

A Paris :

Les conférences de *Sédir* sur la *Vie inconnue du Christ* se sont terminées le 1er février. C'est devant un auditoire nombreux et recueilli que toutes ces conférences ont eu lieu. Un résumé succinct paraîtra dans le prochain numéro.

Les conférences de PHANEG sur l'*Evangile et la Vie* se poursuivent. La prochaine aura lieu le vendredi 25 *février*, à 8 h. 1/2 du soir, aux *Sociétés Savantes*, rue Danton. Sujet : *L'Evangile*. Entrée : 1 fr. 50.

Les conférences religieuses hebdomadaires que M. le Pasteur *Wietrich* faisait, 79, rue Denfert-Rochereau, auront lieu, à partir du 30 *janvier*, chaque *dimanche*, à 10 h. 1/2 en la *salle de l'Hôtel des Hautes Etudes sociales*, 16, rue de la Sorbonne-Ve.

Le dimanche 27 février, à 2 h. 1/2, Salle Saint-Georges, *La Vie morale* donnera une conférence sur l'*Ere spiritualiste*. MM. E. SCHURÉ, Dr H. JAWORSKI, prendront la parole.

En distribution le programme des cours de l'*Université psychique d'Union Française*. S'adresser à Me FYVER, 22, rue Rochechouart. Paris-IXe.

Le groupement *Idéal et Vérité* donnera une série de matinées littéraires et musicales au Théâtre du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées. S'adresser pour tous renseignements au Secrétariat général, 54, boulevard Maillot, Neuilly-sur-Seine.

Le groupe de Paris de l'*Union de Pensée féminine* donnera, le samedi 19 février, une réunion aux Sociétés Savantes, rue Danton, à 3 heures après-midi.

La section de Paris de l'*Université Synthétique Internationale* (Université du Sphinx) continue la série de ses conférences. Le mercredi 16 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, M. LE LEU causera sur le *Symbole de Melchisédec.*

Le mercredi 23 février, à 8 h. 1/2, du soir salle de la Société de Géographie (voir ci-dessus). M. D. P. SÉMÉLAS, de l'Ordre du Lys et de l'Aigle, fera une conférence sur *La Méditation.*

ORDRE MARTINISTE & SYNARCHIQUE

L'Ordre Martiniste ancien et primitif, dénommé légalement : « ORDRE MARTINISTE ET SYNARCHIQUE », a repris officiellement ses travaux, le 3 janvier 1921. Sa première tenue a été consacrée à l'inauguration solennelle et rituélique du Suprême Collège de Synthèse initiatique d'Occident. Un discours sur la Tradition ésotérique y fut prononcé par le Souverain Grand Maître. Lecture a été donnée des chartes délivrées par PAPUS et TEDER au F. VICTOR BLANCHARD. Il résulte de ces documents que le F. VICTOR BLANCHARD et ses collaborateurs actuels sont investis de tous pouvoirs souverains sur le Martinisme. En conséquence, les membres initiés sous les Grandes Maîtrises de PAPUS et de TÉDER sont priés de bien vouloir adhérer à l'Ordre Martiniste et Synarchique avant le 1er mai prochain. Passé ce délai, toute formation martiniste, non reliée au Directoire suprême, sera considérée comme irrégulière et signalée comme telle aux Fraternités initiatiques d'Orient et d'Occident. Le 15 janvier, le F. GO'NHAND a fait preuve de véritable éloquence dans sa conférence sur *la Naissance, la Vie et la Mort.* Les conférenciers accrédités pour 1921 sont les FF. VICTOR BLANCHARD, GO'NHAND,

IGNIS, JACK-NAY, PHILIPPE MAGNUS, S'TELLIASS, LUMEN et ASNA. Les tenues ont lieu les 1er et les 3e samedis de chaque mois au *Temple Martiniste*, 94, avenue de Suffren, à 20 h. 1/2. Le programme des cours et conférences paraîtra le mois prochain.

Pour le Directoire suprême,

VICTOR BLANCHARD,

Souverain Grand Maître
de l'Ordre Martiniste et Synarchique.

(Communiqué.)

BIBLIOGRAPHIE

PAUL FLAMBART. — *Entretiens sur l'Astrologie*. Paris (Chacornac), 1920. In-8° carré, 134 pp. Prix : 12 francs.

P. Flambart groupe ici quelques-uns des articles les plus importants de la revue l'*Influence astrale*, interrompue par la guerre et d'ailleurs épuisée. Ce sont des aperçus scientifiques sur la définition de l'Astrologie, son fondement, ses procédés, son but. L'auteur, à qui l'astrologie doit les bases d'une méthode de démonstration et d'étude absolument irréfutables sous leur forme logique et scientifique, examine dans ce recueil bien coordonné les points essentiels de la science astrale. Sa réfutation des allégations de l'abbé Moreux est particulièrement intéressante, d'autant que depuis qu'elle a été publiée ce dernier n'a rien trouvé à répondre. — C'est toute l'Astrologie, avec ses conséquences philosophiques formidables, qui est envisagée dans ce travail, par un maître incontesté en la matière. Le livre contient encore toute une correspondance inédite à lui adressée par différentes personnalités comme Huysmans, Piobb, Jollivet-Castelot, d'Urmont, Trébucq, A. de Rochas, E. Ledos, etc., ainsi qu'un choix de citations diverses d'auteurs anciens et modernes.

MARC SAUNIER. — *Ressuscitons* ! Essai de Philosophie et d'Art. Paris (Chibierre), 1920. In-32, 62 pages. Prix : 3 francs.

Le mal social au milieu duquel nous nous débattons est le produit d'un intellectualisme excessif et du

sentiment de séparativité égoïste qu'il a engendré. Le remède, qui nous permettra une véritable résurrection, ce n'est pas cette fraternité d'intérêts ou cette communion dans la haine qui unissent les hommes aujourd'hui, c'est l'amour véritable, le don de soi-même avec un sentiment de désintéressement total. Tout le reste ne fera que reculer davantage le bonheur de chacun. Dans la Société même, la femme ne croit plus à l'amour, dupée qu'elle est par l'égoïsme de l'homme, et il n'y a même plus de paix au foyer. — L'Art est un moyen d'éveiller cette vie du cœur capable de nous régénérer : il doit, dans toutes ses expressions, s'inspirer de la compassion et de l'amour.

RUDHYAR. — *Rhapsodies* (Première série). Ottawa (Imprimerie Beauregard), 1919. In-16 jés. 185 pp.

Ce livre est une vraie œuvre d'art. Non seulement ces poèmes en prose sont d'un rythme admirable, mais surtout ils sont inspirés par une haute compréhension ésotérique. Ils expriment bien, comme le veut l'auteur, « quelques symboles humains éternels et aussi la lente concentration de l'âme qui se cherche pour s'adorer dans l'Univers ». Ses pages sont toutes pleines de ce sentiment de l'unité auquel s'éveille l'humanité nouvelle. Ce qu'elles expriment avec un talent splendide, c'est ce qui vibre dans l'âme des précurseurs de la nouvelle race humaine. « Ce livre est écrit pour ceux qui vont vivre, non pas pour ceux qui ont vécu — qui feraient bien de mourir, car aujourd'hui, on doit naître ou disparaître. »

LA TRADITION COSMIQUE. — T. VI. Paris (Public. Cosmiques), 1920. In-8 carré, 88 pp.

Tome VI de la série de la Tradition Cosmique, ayant trait à la prolongation de la vie sur la terre.

SÉDIR. — *Le vrai Chemin vers le vrai Dieu.* Sotteville-lez-Rouen (A.-L. Legrand), 1920. In-16 jés., 34 pp. Prix : 0 fr. 30

SÉDIR. — *La vraie Religion.* Sotteville-lez-Rouen (A.-L. Legrand), 1920. In-16 jés. 27 pages. Prix : 0 fr. 30.

Dans ces deux plaquettes, Sédir exprime, de son style chaud et réconfortant, que la vraie religion consiste à s'ouvrir à l'amour, non à l'amour égoïste, mais à l'amour qui se donne ; c'est le feu purificateur qui fera fructifier les souffrances de notre évolution et nous fera monter à l'extase de la vie spirituelle.

E. WIÉTRICH. — *A la recherche de l'âme humaine.* Paris (Imp. Plestan), 1920. In-8° carré, 19 pp. Prix: 2 fr. 50.

Introduction à la grande étude poursuivie par l'auteur sur les moyens d'information dont nous disposons pour connaître avec certitude l'existence de l'âme, son essence et ses destinées.

PSYCHIC COLLECTION. — Fascicules in-18 jés. de 16 pp. environ. Paris (Durville), 1920. Prix : 0 fr. 60 chaque brochure.

Intéressante collection de vulgarisation pour faire connaître les grandes questions du psychisme au public et lui apporter le bénéfice de leur réconfort moral. Parmi ces brochures, nous citerons : De HENRI DURVILLE : *Le cœur et la volonté.* — *L'Hypnotisme théâtral.* — *La joie de vivre.* — *Le secret du bonheur.* — *Les Suggestions irrésistibles.* De A. BERNARD : *Les vies successives.* — *Les phénomènes spirites.* — *Le monde invisible.* — *Les évocations spirites.* — *Les esprits.* — *Notre destinée.*

— *L'Invisible et le Surnaturel.* Paris (Durville), 1920, In-8 cour. 33 pp. Prix : 1 franc.

Aperçus sur la médiumnité et récits de faits psychiques remarquables destinés à mettre le lecteur sur la voie de la doctrine consolante par excellence, celle de la survie et de la possibilité d'une communication avec les morts.

LUCIENNE GAULARD-EON. — *Paris,* poème, Paris (Garnier), 1920, in-8, 43 pp., éd. de luxe. Prix : 8 francs.

C'est l'épopée de septembre 1914 pour notre grande cité, épopée si pleine d'angoisse, puis si triomphante, qu'a composée avec son style enthousiaste, évocateur et sa forme impeccable, Mme Gaulard-Eon, jeune poète déjà connue du public et consacrée officiellement par sa *Pierre au Temple* (récompensée du Prix Sully-Prudhomme en 1914).

Dr LUCIEN GRAUX. — *Réincarné ! Roman de l'Au-delà.* Paris (Ed. française illustrée). 1920. In-18 jés., 274 pp. Prix : 6 francs.

Il paraît que ce roman n'est pas un roman ; ce serait le récit très véridique de faits psychiques remarquables d'où il résulte qu'un être humain, mort en 1793, revenu au monde en 1896 et mort en 1919, a

fait la preuve de ses deux existences antérieures et se trouve aujourd'hui vivant pour la troisième fois.

Personnellement, nous ne comprenons pas très bien pourquoi l'auteur a éprouvé le besoin d'en faire un roman, c'est-à-dire de mélanger des faits aussi graves à des fantaisies de son imagination. — Si c'est pour faire de la littérature pure, nous sommes incompétents pour apprécier son œuvre ; s'il prétend servir la doctrine de la réincarnation, il nous semble qu'il s'y prend mal. Nous ne croyons pas que ses fables soient propres à réjouir « les bénévoles lecteurs du *Voile d'Isis* » (ainsi qu'il nous qualifie à la page 109 de son livre). Ceux-ci seront sans doute mieux avisés en pensant que de tels faits auraient mérité une présentation plus scientifique.

SOUDEBA.

REVUES ET JOURNAUX

— *Les Amitiés spirituelles* du 25 novembre contiennent quelques pages de Sédir sur les fruits de la douleur comparable à la putréfaction qui fait germer la graine dans le sol et amène la plante à la lumière.

— *Anales* (de La Plata) de novembre publie, sous la signature de L. E. Odell, le récit de faits spirites remarquables obtenus par le groupe d'études de La Plata.

— *Le Bieniste* du 15 décembre donne un article de F. Jollivet-Castelot : Notre Jésus. — « Nous voyons en lui, dit-il, un frère aîné, un guide, un ami des ouvriers et des misérables, un adversaire, parfois dur et violent, des prêtres, des riches et des autorités établies... Il combattit sans trêve l'intolérance et le mercantilisme des prêtres juifs, leur ritualisme. Il fonda la grande religion de l'Humanité. Jésus fut un révolutionnaire que les prêtres et les riches firent condamner *comme un vaurien.* » Or, après 1600 ans de catholicisme, on a vu des curés, des moines, faire le coup de feu contre leurs frères. M. Jollivet-Castelot souligne justement toute la monstruosité de l'Église chrétienne qui n'a plus rien de commun avec le grand initié dont elle se réclame.

— *Le Bulletin de l'Institut Métapsychique International* de décembre continue les rapports de l'enquête

expérimentale sur la lucidité, parmi lesquels ceux de M. Charles Blech et de M[lle] Aimée Blech sont particulièrement intéressants, parce qu'ils se rapportent en partie à la Société de Théosophie. — Le D[r] Geley termine sa conférence sur les prémonitions, citant des cas typiques et concluant que l'hypothèse classique est non seulement insuffisante à les expliquer, mais encore contraire aux faits. Il y a enfin un article de E. Duchatel sur les animaux « pensants », citant la petite chienne de M[me] Kindermann comme aussi extraordinaire que les fameux chevaux calculateurs d'Elberfeld.

— *La Connaissance* de décembre continue les *Fragments de mes vieilles lettres* de Rabindranath Tagore, d'une exquise poésie, et donne une étude intéressante de Pierre-Quint sur « La pègre dans la littérature ».

— *La Diane* de novembre-décembre contient un appel pour la liberté du Monténégro que la Serbie veut annexer, et un article de Gemma : Modes cruelles, énumérant les tortures que subissent les animaux pour donner leur fourrure ou leur plumage.

— Signalons l'apparition de la revue spiritualiste *Eon*, dirigée par R. Weil, qui se propose d'être l'organe du spiritualisme en général, et contenant des articles de Albert Jounet, Teder, Rea, et autres personnalités en rapport avec l'Ordre du Lys et de l'Aigle.

— Nous recevons l'*Expansion* de septembre-octobre qui contient de belles poésies de Jean Wallis, I. Girard, Doette, H. Bauly, Cheu-Pê-Eu, Des Sardenaux, R. Coroller, R. Cortat, etc.

— Dans *Gnosi* de novembre-décembre, G. Gasco parle de l'Heure historique que nous vivons au point de vue de la renaissance spiritualiste. On trouve encore le Devachan, par Annie Besant, le Sentier du Service dans les Vedas, par Mahadeva-Shastri ; la Musique hindoue de Mahadera, etc.

— Dans le *Mercure de France* du 1[er] décembre, excellent article de George Chennevière sur le Rôle Social de la Musique : la musique est d'origine populaire ; c'est l'ordre du mouvement, l'action libérée du poids. Elle révèle l'ineffable ; elle est universelle ; elle sert de lien entre les hommes ; elle est spécialement apte à

exprimer l'amour, l'élan collectif, les aspirations unanimes ; elle *délivre* l'être. L'Art grec et l'art chrétien ont réalisé des synthèses dans lesquelles la musique était combinée à d'autres modes d'expression. Aujourd'hui, il y a une nouvelle synthèse à faire : la poésie mallarmienne rejoint la musique debussyste. Il y a une tendance chez les musiciens à s'inspirer de la vie moderne. Il faut créer et multiplier les « fêtes du peuple » selon l'idée de Doyen ; les essais récents sont des plus encourageants.

— *Occult Review* de décembre publie une étude de Mina H. Scott sur l'origine du Noël. — Le solstice d'hiver a toujours été fêté comme la résurrection du soleil : Krishna, Horus et Jésus sont les héros de légendes identiques, mais l'assimilation, pour Jésus, s'est faite tardivement : les premiers chrétiens ne fêtaient pas Noël. Cette fête semble dériver de l'anniversaire de Mithra célébré le 25 décembre dans les mystères païens, Plus loin, Stanley Redgrove montre que le temps et l'espace sont des relativités d'où l'homme peut s'évader en passant sur certains plans de conscience.

— *The International Psychic Gazette* de décembre contient une curieuse relation de Mary T. Mills sur des faits psychiques curieux : deux être humains Signet et Zarinzibah auraient été les héros d'un amour commencé il y a 2.000 ans. Ce numéro contient encore un interview de l'Archidiacre Colley sur la vie de l'Au-Delà, et le récit d'un cas psychique extrêmement curieux observé par Sir Willian F. Barrett.

— *Prophecy* nº 5 annonce pour janvier un certain abaissement des prix, mais une vague de débauche et d'immoralité.

— Dans la *Revue spirite* de décembre, Camille Flammarion donne une étude sur les apparitions, montrant par des cas bien observés comment la pensée peut produire de véritables images cinématographiques. — Léon Denis continue son « coup d'œil sur les temps présents ». Alfred Bénézech ses « Choses vues » et le général Abaut, ses « Quelques réflexions philosophiques ».

— Dans la *Revue suisse des Sciences psychiques* Jean d'Aigle, dans son Introduction générale à l'étude de l'Astrologie, cite quelques exemples d'hérédité astrale, selon la loi indiquée par Flambart, et donne les thèmes correspondants.

— La *Revue Contemporaine* de novembre donne un article de A. Jounet : Le pouvoir initiatique et la revision de la Constitution, dans lequel l'auteur reprend son idée de créer dans le pays un conseil inamovible d'hommes d'élite chargé de donner de l'unité et de la constance à la direction du pays. — Plus loin, H. d'Osmons consacre un article à l'Abbé Alta, et à son œuvre, laquelle tend avant tout à concilier le socialisme et la religion.

— La *Revue théosophique française* de novembre commence la publication des « Principes de Théosophie » par C. Jinarajadasa, résumé et mise au point des principauxen seignements théosophiques en ce qui concerne l'évolution. Puis le Dr Allendy montre les rapports de la Théosophie avec l'Astrologie, pour une explication satisfaisante du déterminisme astral et du libre arbitre, par la doctrine du Karma. Enfin H. de Pury-Travers publie une note expliquant,par les dernières théories des chimistes, les divergences des poids numériques de la Chimie Occulte avec les poids atomiques— et montrant les indications utiles de celle-ci en ce qui concerne la stéréochimie.

— Dans la *Rose-Croix* de novembre-décembre, M. Sage constate l'effrondrement de la foi dans les églises et espère en la Science pour affirmer la certitude d'une survie consolatrice, mais il s'exprime en termes équivoques sur « les petites sectes étranges, les spirites, les théosophes, les disciples de Swedenborg ». N'a-t-il donc pas compris que ces petites sectes, depuis longtemps, précèdent la science officielle. Celle-ci s'avise de prouver les choses longtemps après que tout le monde en a saisi la certitude, et sans ces petites sectes, nous en serions toujours à la science du moyen âge, sans doute. — Les Alchimistes étaient aussi une petite secte méprisable aux yeux de M. Sage, probablement ? Pourtant la Science des Hermétistes modernes a-t-elle ajouté à la portée de leurs théories ?

— Dans le *Symbolisme* de novembre. A. Lantoine continuant son historique de l'admission de la femme dans la Franc-Maçonnerie étudie d'abord l'esprit de galanterie du XVIIIe siècle, correspondant, pour la femme, à une crise de libération sentimentale.

REÇUS : *La Gerbe, Le Sphinx, Two Worlds.*

SOUDEBA.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie 2373.

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault & Cie.